

Bulletin Baudelairien



Illustration de Jean-Pierre Marché (1970)

Supplément n° 2

le 9 avril 1971

Tome 6, N° 2

BULLETIN BAUDELAIRIEN

Publié deux fois par an, le 9 avril et le 31 août, à Nashville, Tennessee,
U.S.A.

Comité de rédaction: W. T. Bandy; J. S. Patty; Claude Pichois; R. P.
Poggenburg (Vanderbilt); Peter C. Hoy (Oxford University). Gérant:
James K. Wallace (Vanderbilt).

Veillez adresser toute correspondance à Box 1514, Station B,

Vanderbilt University

Nashville, Tennessee 37203

Abonnement annuel (2 numéros)

\$2.00

Par avion \$3.00

Le montant des abonnements doit être adressé,
soit par chèque bancaire, soit par mandat, au

BULLETIN BAUDELAIRIEN

Bulletin Baudelairien

Tome 6, N° 2

le 9 avril 1971

SOMMAIRE

Nerval, Veillot et Baudelaire par Claude Pichois	3
Baudelaire et les monstres par Albert Kies	10
Une fausse attribution par W. T. Bandy	15
'Lélia', source de 'Recueillement'? par Mariel O'Neill	17
Quatre tercets d'Ernest Prarond à Baudelaire par James K. Wallace	19
Villiers de l'Isle-Adam : Lettre inédite à Asselineau par Albert Kies et W. T. Bandy	21
Encore un mot sur Baudelaire et Babou par James S. Patty	23
Il y a cent ans ... (1870)	24
Informations	24
Activités du Centre d'études baudelairiennes	25
Chronique	26
Nécrologie	27

NERVAL, VEUILLOT, BAUDELAIRE

Dans la préface aux *Histoires extraordinaires* (1856) : “Edgar Poe, sa vie et ses oeuvres”, Baudelaire écrit, à propos de la mort de son frère en poésie et en guignon : “il est rare qu’une sépulture fraîche et illustre ne soit pas un rendez-vous de scandales”. Et d’évoquer la mort de Balzac ; d’évoquer aussi le suicide de Nerval, en des termes qui expriment une profonde admiration, insoucieuse de la légende du fol :

Et plus récemment encore,—il y a aujourd’hui, 26 janvier [1856], juste un an,—quand un écrivain d’une honnêteté admirable, d’une haute intelligence, et qui fut toujours lucide, alla discrètement sans déranger personne,—si discrètement que sa discrétion ressemblait à du mépris,—délirer son âme dans la rue la plus noire qu’il pût trouver,—quelles dégoûtantes homélies!—quel assassinat raffiné! Un journaliste célèbre, à qui Jésus n’enseignera jamais les manières généreuses, trouva l’aventure assez joviale pour la célébrer en un gros calembour.¹

Mais qui était ce “journaliste célèbre”? C’est ce qu’on n’avait pu établir. Ce journaliste est malheureusement Louis Veillot, abandonné à sa verve, cette fois d’une grossièreté qui en annule tout comique. Dans *L’Univers* du dimanche 3 juin 1855, il ironise sur le rapport lu à la séance générale de la Société des gens de lettres le 6 mai précédent, et notamment sur la partie financière du rapport.

Deux mots de morale terminent *le compte*. Il s’agit de l’homme de lettres, membre de la société, qui fut trouvé pendu, un matin de cet hiver, dans une rue sale, aux barreaux extérieurs d’un sordide cabaret. “Et je veux, dit le rapport, qu’après nous avoir donné une grande “peine, la mort de ce pauvre ami nous donne aujourd’hui une grande “leçon”.

L’intention est bonne mais la leçon est aussi étrange que le style.

Le confrère en question avait, dit-on, “trop spiritualisé la vie”. Hélas! c’est *alcoolisé* qu’il fallait dire; et cette vie ainsi menée et trempée, n’avait plus guère d’autre issue possible que le suicide ou une cellule à Charenton. C’est là qu’est la leçon; pourquoi la chercher ailleurs?

Ce malheureux était né avec des dons choisis. Il avait de la finesse, de l’invention, de la grâce, et plus de littérature que n’en demande ordinairement la Société des gens de lettres, et même l’Académie. Il y ajoutait de réelles qualités de cœur. Il était affectueux, doux, sincère, nous dirions désintéressé, si le désintéressement consistait à fuir les places, à faire peu de cas de l’argent et même de la gloire. Mais il faut

savoir se désintéresser aussi des voluptés basses; c'est peu de triompher de la séduction des palais, il faut aussi résister à l'attraction des tripots. Le désintéressement est le sacrifice de toute sensualité à la loi de la dignité véritable. Qu'importe la convoitise, quand l'homme se vautre pour l'adorer? C'est une pauvre fierté que celle qui porte la livrée du vin! Donc, l'homme dont nous parlons ne pratiquait pas le désintéressement dans la beauté du mot et de la chose, puisque sa passion le dominait; et toutefois, avant qu'elle l'eût entièrement asservi, ou lorsqu'elle n'était pas en jeu, c'était vraiment un homme désintéressé. Nous doutons que jamais il eût pu entrer dans une spéculation ou la suivre. Il aurait abandonné cent fois la meilleure affaire pour caresser une imagination soudaine, cent fois sacrifié la certitude d'écrire pour de l'argent au plaisir d'écrire pour écrire. Il se sentait plus attiré, s'il n'y avait rien à gagner. Il n'était pas ignorant et fermé à toutes les idées sérieuses, comme ces bandes frivoles de petits feuilletonnistes et de petits romanciers. Lancé malheureusement dès ses débuts contre les défenseurs de la religion et de la monarchie, il les avait lus, chose extraordinaire, et il les estimait. Ce fut lui qui parla le premier à Edouard Ourliac de M. de Bonald, de M. de Maistre, de M. d'Eckstein et qui lui dit qu'après tout ces hommes n'étaient ni des penseurs ni des écrivains à mépriser, quoique battus par M. de Jouy et M. Etienne. Quant à l'esprit, il l'avait prompt, agréable et charmant, mais perdu de paradoxes dont la secrète fin était de soustraire sa conscience à ces devoirs, à cet ordre légitime auquel il avait résolu, autant qu'il pouvait se résoudre, de soustraire sa vie.

Tel il était quand nous le connûmes, il y a quinze ou seize ans. Ourliac et lui suivaient alors la même voie, compagnons et amis, s'il y a des amitiés purement littéraires. Ils sont morts l'un et l'autre, tous deux pauvres et quasi abandonnés, mais l'un au comble de la douleur, de la résignation et de la lumière, l'autre dans une folie voisine de l'abrutissement; l'un dans une maison religieuse, l'autre à la porte d'un taudis; l'un le crucifix sur les lèvres, l'autre la corde au cou. Vous parlez de vie *spiritualisée*, comparez ces deux vies. Vous cherchez des leçons, recevez-les donc quand Dieu vous les envoie, et osez méditer ces deux morts.

Ourliac semblait avoir mérité les bénédictions terrestres. Par un effort de conscience, pour suivre la vérité qui se montre à ses yeux, il se retire d'une carrière qu'il aimait, où le succès l'avait suivi, où il pouvait rencontrer la fortune, où son cœur était trop attaché. Il brise avec le sophisme, avec la vie indépendante, il quitte une armée victorieuse où il avait déjà quelque rang, pour se jeter dans une troupe obscure où personne n'arrive à la notoriété qu'à travers un océan d'outrages et ne peut cesser d'être inconnu que pour être démesurément insulté. On s'y fait sans doute, et c'est peu de chose. C'est quelque chose pourtant, surtout au début, et c'était beaucoup pour Ourliac. Il brave cela. Il se met en tout dans la règle. Il travaille, non plus pour lui, mais pour d'autres. Cependant, bientôt, sous ce saint abri

qu'il a cherché, de cruelles épreuves viennent l'atteindre. Il tient bon. L'épreuve ne cesse pas et redouble au contraire. Plus de succès et point de repos. Toutes les douleurs de l'âme dans un cœur épuisé, toutes les douleurs du corps pour achever d'accabler cette âme souffrante; la vie même s'en va. Mais ce qui diminue avec la vie, ce qui cesse avec l'espérance, ce n'est pas le courage, c'est le murmure. Il prie, il se soumet, il pardonne à la main de chair qui le frappe, il remercie la main divine qui l'épure, il s'avance à pas rapides dans les voies des martyrs, et le prêtre qui l'assiste dans ses derniers combats s'étonne de la haute spiritualité de ce chrétien qui ne lui parle que de ses fautes et qui se tait de ses douleurs. Ourliac est mort si désintéressé de tout, que sa dernière pensée pour les choses de la terre fut le vœu et le commandement d'anéantir tout ce qui restait de lui, les ouvrages écrits du temps de son ignorance et les autres, et qu'on le laissât dans la fosse des pauvres, sans nom sur sa croix de bois qui ne durerait qu'un jour: *Ama nesciri et pro nihilo reputari.*²

Nous ignorons quelles sont les doctrines de la Société des gens de lettres sur le devoir, sur la vertu, sur le légitime usage du talent, sur le bon emploi de la vie humaine. Nous n'avons là-dessus rien trouvé de clair dans le peu que nous connaissons des nombreux écrits des associés, et ce serait d'ailleurs une sorte d'injustice d'aller par là interroger des consciences que ces graves questions préoccupent rarement. La plume y touche, l'esprit n'y songe pas, et l'on conclut en l'air après avoir parlé creux. Mais l'âme chrétienne a malgré tout une profondeur que le sophisme et la bagatelle (l'expression est de Bourdaloue) ne peuvent remplir. Il y reste une place pour le vrai, pour le beau, pour le bien, lorsqu'ils se montrent. C'est là que nous jetons ces deux souffrances, ces deux morts, ces deux leçons, Edouard Ourliac et Gérard de Nerval. Songez-y à part, vous, quand vous aurez sérieusement la curiosité de savoir ce qui peut faire honneur aux lettres dans la vie des gens de lettres.

Le rapport conclut que les gens de lettres feront sagement de ne pas trop *spiritualiser* la vie; et il ajoute que sans abjurer leur généreuse et célèbre indifférence pour les biens de ce monde (sur quoi ils n'ont pas, peut-être, en général, toute l'indolence qu'on leur attribue), ils doivent multiplier les vœux et les efforts pour mettre la caisse de secours en bon état, afin que les associés aient toujours, qu'on nous passe le mot, une poire pour la soif. C'est ainsi que doit finir un rapport. Cependant le rapporteur nous paraît s'exalter un peu et paraphraser avec trop d'éloquence le fameux mot: *Sauvons la caisse!* lorsqu'il dit à ses confrères: "Le jour où la Société des Gens de lettres aura trouvé dans son organisation même les éléments d'une commune richesse, ce jour-là, vous serez et vous ferez quelque chose de grand; vous serez la véritable association des lettres, et vous ferez plus d'une fois de véritables littérateurs."

Un moment. *Quelque chose de grand* en littérature, c'est un petit livre comme il y en a une douzaine tout au plus dans notre langue,

tous antérieurs à la création de la Société des Gens de lettres. Il ne faut pas s'enflammer comme cela pour une caisse, qui est une bonne chose en soi, certainement, mais une bonne chose d'où sortiront toujours plus d'aumônes pour la défaillance que d'inspiration pour le génie. On se moquera des gens de lettres, et avec raison, s'ils fondent tant d'espérances sur leur caisse. On y verra, premièrement, qu'ils ne savent guère ce que c'est qu'une caisse; qu'ils s'en font des idées trop riantes; le mal n'est pas là; mais on y verra aussi qu'ils ne connaissent pas assez la source des grandes choses dans leur profession, et cela est fâcheux. Après le don qui vient d'en-Haut, la condition des grandes choses, c'est le travail; c'est l'ordre dans l'esprit, lequel dépend de l'ordre dans la conduite. Car, d'avoir une première fleur d'imagination et de style, c'est la matière d'un heureux début, et pas du tout d'une grande chose, et vous aurez beau faire des rentes au possesseur de ce don heureux, vous ne lui conserverez pas son génie s'il n'a pas en lui-même ce que la caisse ne peut donner et ce qui suffit pour se passer d'elle. Ce n'est pas de l'argent qu'il lui faut, c'est une garde contre les faiblesses de son cœur et une lumière pour les faiblesses de son esprit. Cent francs ni mille francs n'auraient pas sauvé Gérard: il lui fallait un ami et un confesseur. Et pour la plupart des membres écrivains de la Société des Gens de lettres, sans excepter les dignitaires, le cadeau le plus utile que pût leur faire M. de Rothschild lui-même, serait un *Vaugelas*, un bouquin de trente sous.

Ce n'est pas qu'une société de gens de lettres ne puisse être bonne à rien; et ce peuple qui tient tant de la cigale fera bien de prendre, s'il le peut, l'organisation des fourmis. Mais pour atteindre aux visées d'auteurs honorables du rapport, pour acquérir cette véritable influence qui naît de la considération, pour devenir un gouvernement des lettres françaises, pour éviter seulement les retraites à Charenton et les catastrophes plus terribles encore dont l'histoire littéraire est attristée, il y a bien des conditions à remplir. La principale n'est pas d'avoir une caisse, ni d'écarter de la Société les littérateurs qui n'ont rien écrit et qui jamais n'écriront rien. Il faudrait la composer de littérateurs capables de penser et d'écrire correctement. *Hic opus*. . .

On s'étonne de cette grossièreté, dont l'infamie retombe sur Veillot, quand on pense aux relations amicales, affectueuses même, que celui-ci avait eues avec Gérard, lequel aurait contribué à la conversion d'Edouard Ourliac.³ Dès le lendemain, 4 juin 1855, dans *La Presse*, Paulin Limayrac relevait l'attaque, en rendant compte du *Gérard de Nerval* de Georges Bell:

Avec une véritable piété, M. Georges Bell parfume et ensevelit les restes de l'infortuné poète auquel l'*Univers*, ce matin même, refuse cyniquement les honneurs de la sépulture, et dont il accompagne l'ombre plaintive et charmante avec un ricanement odieux.

L'article de Veillot avait dû être remarqué, et il n'est donc pas étonnant que Baudelaire s'en souvienne quelques mois plus tard, le 26 janvier 1856.

Veillot eut-il connaissance de cette attaque? On en peut douter. Il semble, en effet, qu'il n'ait été présenté à Baudelaire par Barbey d'Aurevilly que peu avant la publication des *Fleurs du Mal*, à la fin de 1856 ou mieux au début de 1857,⁴ donc après la publication des *Histoires extraordinaires*. Et si Baudelaire écrit à Veillot qu'il lui envoie *Les Fleurs du Mal* et "les *Histoires extraordinaires*", c'est un lapsus, ou une erreur du transcripteur (Eugène Veillot), puisqu'il ajoute, au sujet de ses traductions: "Il y aura un troisième volume".⁵ A moins que l'attaque lancée par Veillot contre Baudelaire dans *Le Réveil* du 15 mai 1858 ne s'explique par la lecture de la préface des *Histoires extraordinaires*; mais elle s'explique assez bien par le système de Veillot et son refus de tout art qui n'est pas de stricte observance catholique.

Les relations se poursuivirent, avec des soubresauts: Baudelaire qui, souvent, se sentait des affinités avec "l'Infâme Veillot",⁶ était trop fasciné par la puissante personnalité du polémiste pour ne pas lui pardonner ses erreurs, si grossières fussent-elles. Cette fois, le vrai chrétien, c'est lui.

CLAUDE PICHOS.

NOTES

¹ *Histoires extraordinaires*, éd. J. Crépet, Paris, Conard, 1932, p. XVIII.

² *Imitatio Christi*, lib. I, cap. 2. Corneille traduit:

Fuis la haute science, et cours après la bonne;
Apprends celle de vivre ici-bas sans éclat;
Cherche à n'être connu, s'il se peut, de personne,
Ou que personne enfin n'en fasse aucun état.

[Note de Veillot.]

³ Cf. ci-dessus, ainsi que "Baudelaire et Veillot", Cl. Pichois, *Baudelaire. Etudes et témoignages*, Neuchâtel, La Baconnière, [1967], p. 164.

⁴ *Baudelaire. Etudes et témoignages*, op. cit., p. 172. Corriger sur ce point le début du second paragraphe de la p. 163.

⁵ *Ibid.*, p. 173.

⁶ *Ibid.*, p. 177.

PETITE NOTE CONJOINTE
sur
BAUDELAIRE ET EDOUARD OURLIAC

Si Baudelaire ne pouvait accepter que Veillot attaquât Nerval, il dut être sensible à la chaleureuse évocation d'Ourliac, qui compta au nombre de ses "premières liaisons littéraires",¹ avec, entre autres, Gérard. Ils sont, Nerval et lui, présents au début de l'étude consacrée à Victor Hugo ("Réflexions sur quelques-uns de mes contemporains") qui paraît dans la *Revue fantaisiste* le 15 juin 1861.² Au mois d'octobre suivant, Ludovic Halévy note dans son carnet:

16 octobre 1862.—Il y a quelques jours je rencontre Charles Baudelaire chez Michel Lévy. La conversation tomba sur Edouard Ourliac; je venais de lire son roman de *Suzanne* et j'en avais été charmé; je le dis et j'ajoutai que je trouvais dans ce livre une netteté et une franchise de style qui n'était que dans bien peu d'ouvrages de ce temps-là.—Mais, monsieur, interrompt Baudelaire, j'écrivais à cette époque.

Plus tard, L. Halévy ajoute en marge:

J'ai eu tort de trouver ce mot ridicule. Il était vrai. Je n'avais pas lu les vers de Baudelaire.

La note du 16 octobre 1862 et la marginale, postérieure (mais de quand exactement?), ont été publiées par Daniel Halévy dans les *Carnets* de Ludovic Halévy.³ Peu avant la publication, le 16 décembre 1934, Daniel Halévy les transcrivait de l'original à l'adresse de son vieux camarade Jacques Crépet (ils s'étaient connus au Lycée Condorcet). C'est cette transcription que nous reproduisons.⁴ Entre "Baudelaire chez Michel Lévy" et "La conversation tomba", Daniel Halévy a déchiffré péniblement la rature suivante, qui n'apparaît pas dans la publication des *Carnets*:

C'est un de ces poètes et écrivains réalistes qui viennent de mettre cette semaine en faillite l'éditeur Poulet-Malassis. . . .

La rature a son prix, si l'on se rappelle le sens péjoratif qui s'attache, ces années-là, aux mots "réalisme, réaliste". Mots dangereux⁵: en 1857, ils ont entraîné la condamnation de Baudelaire. Est-ce après sa lecture des *Fleurs du Mal* que Ludovic Halévy les a supprimés?

Cl. P.

¹ Note autobiographique dans *Oeuvres complètes*, "Bibliothèque de la Pléiade", éd. Le Dantec-Pichois, [5^e tirage, 1968], p. 1312.

² *Ibid.*, p. 701.

³ Calmann-Lévy, 1935, t. I, p. 5.

⁴ Elle est incorporée dans une lettre conservée par M. Jean Ziegler, que nous remercions de son amicale communication.

⁵ Voir Cl. Pichois, "Un épisode oublié de la bataille réaliste. Montalembert, le substitut Pinard et Charles Baudelaire", in *Baudelaire. Etudes et témoignages*, *op. cit.*, p. 133-140. Et Jean Pommier, *Autour de l'édition originale des Fleurs du Mal*, Genève, Slatkine, 1968.

BAUDELAIRE ET LES MONSTRES

L'œuvre de Baudelaire s'élabore à une époque où le monstre reconquiert, en littérature, une place que la Renaissance ne lui avait pas contestée : songeons à Rabelais, à Jérôme Bosch, à Breughel l'Ancien. De 1840 à 1875, nous assistons à l'épanouissement du monstrueux : *Dieu, La Fin de Satan, les Chants de Maldoror, la Tentation de saint Antoine* constituent un musée imaginaire du tératologique.

Chez Baudelaire, le mot monstre revient assez souvent. Que recouvre-t-il ?

Dès le poème liminaire des *Fleurs du Mal*, le monstre fait son apparition :

Mais parmi les chacals, les panthères, les lices,
Ès singes, les scorpions, les vautours, les serpents,
Les monstres glapissants, hurlants, grognants, rampants,
Dans la ménagerie infâme de nos vices,

Il en est un plus laid, plus méchant, plus immonde !
Quoiqu'il ne pousse ni grands gestes ni grands cris,
Il ferait volontiers de la terre un débris
Et dans un bâillement avalerait le monde ;

C'est l'Ennui !—l'œil chargé d'un pleur involontaire,
Il rêve d'échafauds en fumant son houka.
Tu le connais, lecteur, ce monstre délicat,
—Hypocrite lecteur,—mon semblable,—mon frère !

Comme le font remarquer Crépet et Blin, Baudelaire a pu s'inspirer d'un passage de l'*Albertus* de Théophile Gautier :

Grands-ducs, oiseaux de nuit aux yeux flambants et fauves,
Chauves-souris, hiboux, chouettes, vautours chauves,
Monstres de toute espèce et qu'on ne connaît pas,
Stryges au bec crochu, Goules, Larves, Harpies,
Vampires, Loups-garous, Brucolaques impies,
Mammouths, Léviathans, Crocodiles, Boas,
Cela grogne, glapit, siffle, rit et babille,
Cela grouille, reluit, vole, rampe et sautille ;
Le sol en est couvert, l'air en est obscurci.

Si Baudelaire, comme il est vraisemblable, s'est souvenu de ce passage, il a réduit les monstres en quantité, éliminant les stryges, les goules, les larves, les harpies, et les brucolaques (au sujet de ces derniers, les dictionnaires sont singulièrement

muets. . .), ramenant la ménagerie de Gautier à quelques spécimens moins fantastiques ou plus familiers. Et lorsque Baudelaire évoque le monstre suprême, la description se borne au gigantisme de ses dimensions, ou plus exactement de ses possibilités (et dans un bâillement avalerait le monde), à une pointe d'exotisme (en fumant son houka), à son sadisme hypocrite (il rêve d'échafauds, l'oeil chargé d'un pleur involontaire). Somme toute, le monstre est humanisé au point d'être dépouillé progressivement de tout caractère physiquement monstrueux. Retenons cette double caractéristique: l'emploi d'un mot affectivement fort, mais dont le contenu va s'atténuant, et la priorité du moral sur le physique.

Dans *Bénédiction*, le monstre fait une nouvelle apparition, timide il est vrai. Maudissant son enfant, la mère du poète regrette de ne pouvoir s'en défaire:

je ne puis pas rejeter dans les flammes,
Comme un billet d'amour, ce monstre rabougri.

Rabougri sollicite l'imagination dans la mesure où l'adjectif connote une matière ligneuse, cassante, desséchée, une forme torturée. Mais l'expression "un fils rabougri" est attestée dès 1741 (Littré). L'usure sémantique paraît évidente.

Dans le poème V (J'aime le souvenir de ces époques nues...) Baudelaire compare la laideur moderne à la beauté des époques mythologiques:

O monstruosités pleurant leur vêtement!
O ridicules troncs! torses dignes des masques!
O pauvres corps tordus, maigres, ventrus ou flasques,
Que le dieu de l'Utile, implacable et serein,
Enfants, emmaillota dans les langes d'airain!

Mais tout cela est plus proche de la caricature que de la tératologie: Daumier n'est pas loin.

Le cauchemar de Goya (*Les Phares*, v. 25-28):

Goya, cauchemar plein de choses inconnues,
De fœtus qu'on fait cuire au milieu des sabbats,
De vieilles au miroir et d'enfants toutes nues,
Pour tenter les démons ajustant bien leurs bas;

finit sur un instantané libertin qui exorcise, si j'ose dire, les "choses inconnues" évoquées au premier vers. On dirait que Baudelaire, qui dans *Une Charogne*, *Sépulture* et *le Mort*

joyeux, n'a reculé devant aucune audace, est incapable de concevoir le monstrueux. Sur le plan tératologique, son imagination, comparée à celle de Victor Hugo, est étonnamment pauvre.

Dans *Le Masque*, Baudelaire décrit longuement la grâce d'un corps miraculeux. Mais

La femme au corps divin, promettant le bonheur,
Par le haut se termine en monstre bicéphale!

A peine la monstruosité, ou l'illusion de la monstruosité a-t-elle été suggérée, que le poète l'efface ou la dissipe :

Mais non! ce n'est qu'un masque, un décor suborneur.

Dans *La Géante*, Baudelaire évoque les "époques nues" qui lui sont chères :

*Du temps que la Nature, en sa verve puissante,
Concevait chaque jour des enfants monstrueux (...)

De nouveau, le caractère monstrueux est tellement atténué qu'il se borne à une taille gigantesque qui n'exclut pas, d'ailleurs, les "magnifiques formes". Les éditeurs, Jacques Crépet et Georges Blin, ont raison d'évoquer l'aimable et plantureuse nourrice du Voyage à Brobdingnac plutôt que les géants de la *Chute d'un Ange*.

Le mot monstre semble même se vider chez Baudelaire de tout caractère tératologique. Dans *le Léthé* nous lisons :

Viens sur mon cœur, âme cruelle et sourde,
Tigre adoré, monstre aux airs indolents;

Au fur et à mesure que se déroule l'alexandrin, le caractère monstrueux s'atténue. La monstruosité n'exclut pas la beauté, puisque nous lisons, quelques vers plus loin :

J'étalerai mes baisers sans remords
Sur ton beau corps poli comme le cuivre.

Seul l'élément moral, l'absence de cœur, justifie l'appellation. La mort et la débauche sont elles aussi qualifiées de monstres (*Allégorie*, vers 5,6) :

Elle rit à la mort et nargue la débauche,
Ces monstres dont la main qui toujours gratte et fauche.

Mais Dans les *Deux bonnes Sœurs* les mêmes “monstres” sont appelées “aimables filles” :

La débauche et la mort sont deux aimables filles
Prodigues de baisers et riches de santé.

Dans la *Muse malade* nous rencontrons

Le succube verdâtre et le rose lutin.

Peut-être ce dernier sort-il du roman de Nodier *Trilby ou le lutin d'Argail* ou, plus vraisemblablement, du poème de Victor Hugo *A Trilby, le lutin d'Argail*. Quant au succube verdâtre, sans doute est-il frère de la “petite folle monstrueuse aux yeux verts” des *Poèmes en Prose* (XLIV, *La Soupe et les Nuages*). Tantôt le mot monstre se vide de tout contenu précis, monstrueux en tout cas, tantôt il figure dans une énumération qui en affaiblit la portée :

O vierges, ô démons, ô monstres, ô martyres.

L'appellation a même parfois je ne sais quoi de caressant :

Monstre aux yeux indolents.

Chez Baudelaire, le Sphinx ne sera pas non plus le monstre de la fable, qui désolait Thèbes et dont l'haleine fétide répandait la peste, mais la statue de pierre qui rejoint, par son immobilité, un des canons de la beauté baudelairienne :

Je hais le mouvement qui déplace les lignes.

Il semble que, chez Baudelaire, le mot “monstre” présente une usure sémantique. Il tend à se vider de tout contenu précis et témoigne, en tout cas, d'un manque d'imagination téra-tologique qui surprend chez un poète qui fit scandale par le réalisme de certaines évocations.

Ajoutons pour finir qu'un des poèmes en prose se termine par une méditation sur la monstruosité. Celle-ci n'exclut pas l'innocence :

Quelles bizarreries ne trouve-t-on pas dans une grande ville quand on sait se promener et regarder? La vie fourmille de monstres innocents.—Seigneur, mon Dieu! vous, le Créateur, vous, le Maître; vous qui avez fait la Loi et la Liberté; vous, le souverain qui laissez faire, vous, le juge qui pardonnez; vous qui êtes plein de motifs et de causes, et qui avez peut-être mis dans mon esprit le goût de l'horreur pour convertir mon cœur, comme la guérison au bout d'une lame; Seigneur,

ayez pitié, ayez pitié des fous et des folles! O Créateur, peut-il exister des monstres aux yeux de Celui-là seul qui sait pourquoi ils existent, comment ils se sont faits et comment ils auraient pu ne pas se faire?

Finalement, les monstres, que Baudelaire a eu tant de mal à concevoir—une fois de plus, songeons à Lautréamont—s'intègrent dans une théologie au finalisme optimiste.

Albert Kies

UNE FAUSSE ATTRIBUTION

Le catalogue de vente de la bibliothèque de Fernand Vandérem, dispersée en 1939 (Paris, Giraud-Badin), annonçait, sous le numéro 165, un album ayant appartenu à Mme Sabatier et "contenant des croquis originaux et poésies autographes à elle adressées." Selon le rédacteur du catalogue (Vandérem lui-même), "Une poésie est de Baudelaire comme le prouve l'écriture".¹ Espérons que l'acheteur de cet album, un certain M. Dubois, paraît-il, n'a pas poussé les enchères jusqu'à 550 francs dans l'espoir d'ajouter à sa collection un manuscrit autographe de Baudelaire, car le véritable auteur de ce "poème inachevé" se nommait Louis Bouilhet. Son poème, après avoir paru dans la *Revue de Paris*, a été recueilli dans *Poésies, Festons et astragales* (Librairie nouvelle, 1859, p. 175-176) et, plus tard, sans variantes, dans les *Oeuvres* de Bouilhet (Lemerre, s.d., p.92). Voici le texte complet :

A R***

Je ne suis pas le Christ, ô pâle Madeleine,
Pour que tes longs cheveux caressent mes pieds nus;
Je marche, ainsi que toi, dans le doute et la peine,
Voyageur égaré par ² les chemins perdus.

Je ne te dirai pas les paroles divines
Qu'il jetait, comme un baume ³, à tous les cœurs souffrants,
Quand ⁴, suivi de la foule, il montait les collines,
Ou qu'il se promenait près des lacs transparents.

Je n'ai pas, comme lui, cette auréole pure
Qui d'un reflet d'en haut dorait ses blonds cheveux,
Et je ne porte point, pendue à ma ceinture,
La clef de diamant qui peut t'ouvrir les cieux.

Je suis un des derniers au désert de la vie,
Sous ma tente d'un jour s'est assis le malheur;
Mais je t'ai, comme Christ, pardonné ta folie,
Et demain, si tu veux, je t'ouvrirai mon cœur!

On peut admettre, à la décharge de Vandérem, que ce poème de Bouilhet ne manque pas de touches baudelairiennes. Au premier vers, l'hémistiche

Je ne suis pas le Christ [...]
Pour [...]

ressemble à celui de Sed non satiata

Je ne suis pas le Styx pour [...].

On remarquera aussi la fin du premier vers

[...] ô pâle Madeleine

qui rappelle

le douzième vers du Sonnet d'automne

ô pâle Marguerite!

On pourrait également rapprocher la fin du second quatrain

[...] près des lacs transparents

de Delphine et Hippolyte (vers 30)

[...] les grands lacs transparents.

Mais, si la description est exacte et si l'écriture ressemble à celle de Baudelaire, que penser de la note ajoutée par le rédacteur du catalogue: "Parmi les autres poésies [dans l'album], une est de Louis Bouilhet"? Les écritures de Bouilhet et de Baudelaire ne se ressemblent pas. Faut-il croire que celui-ci s'est permis de citer, de mémoire et fautivement, une pièce de Bouilhet qu'il avait lue ou entendu réciter? Et que penser de la dédicace (A R***), qui ne correspond pas aux prénoms connus de Mme Sabatier? Et comment se fait-il que Bouilhet n'ait pas remarqué qu'un autre s'était approprié des vers dont il était lui-même l'auteur?

Le fortuné acquéreur du petit album de Mme Sabatier, s'il vient à lire ces lignes, ferait des heureux parmi les Baudelairistes en publiant en fac-similé ce précieux document. Enfin, remercions les éditeurs des poésies de Baudelaire d'avoir résisté à la tentation de recueillir cet "inédit" parmi les "œuvres retrouvées."

W. T. Bandy

NOTES

1 Il faut prendre garde à ne pas attribuer à Baudelaire tous les poèmes autographes où l'on reconnaît son écriture. L'affaire du sonnet de Théophile comporte une leçon salutaire. Voir la Corr. générale, V, 204-205.

2 Catalogue Vandérem: dans

3 Cat. Vandérem: Qui tombaient de sa bouche... (vers incomplet)

4 Cat. Vandérem: Lorsqu'il (le poème se termine ainsi)

'LÉLIA', SOURCE DE 'RECUEILLEMENT'?

Le mépris que Baudelaire affecta à l'égard de la personne de George Sand ne l'empêcha pas de lire ses œuvres, d'en faire une critique sévère, il est vrai, et parfois même de s'en inspirer (voir : Léon Cellier, "Baudelaire et George Sand" dans *Baudelaire*, Société d'Histoire Littéraire de la France, Librairie A. Colin, 1967, pp. 15 à 35). "Recueillement" qui reprend les thèmes majeurs que Baudelaire annonce dans son poème en prose "Crépuscule du soir" et qui a certaines affinités avec le "Watteau" de Gautier et même avec quelques vers d'Edgar Allan Poe (Voir : A. Adam, notes de l'édition Garnier des *Fleurs du mal*, p. 447), n'est pas sans rappeler un passage de *Lélia* où l'héroïne, accablée d'ennui et du sentiment du néant de son existence, se rend compte que seule la souffrance peut la délivrer, donner encore une fois un sens à sa vie. Comme le poète, quoique beaucoup moins bien que lui, *Lélia* dit le lien essentiel et intime qui existe entre elle et sa douleur :

Et puis j'étais habituée à ma souffrance. C'était ma vie, c'était ma compagne, c'était ma sœur.

(*Lélia*, Garnier, p. 134)

Le "sois sage, ô ma douleur" de Baudelaire crée une même impression d'intimité, d'apaisement.

Toujours dans le même passage, George Sand invoque ainsi sa douleur :

Reviens donc, ô ma douleur ! Pourquoi m'as-tu quittée ? Si je ne puis avoir d'autre amie que toi, du moins je ne veux pas te perdre. N'es-tu pas mon héritage et mon lot ? C'est par toi seule que l'homme est grand.
(*Ibidem*)

Lélia rappelle et ravive sa douleur fléchissante tandis que Baudelaire, du moins en apparence, tente de calmer la sienne. Qu'elle s'apaise malgré soi ou qu'elle refuse de s'apaiser, la douleur a ceci de semblable chez les deux écrivains que, par ses exigences, elle occupe et le poète et l'héroïne et fait qu'ils échappent un tant soit peu à leur solitude. Elle fait d'eux des êtres d'exception et, du même coup, les met dans l'impossibilité de communier avec les hommes. Baudelaire attire sa douleur à lui et s'éloigne avec elle loin de la "multitude vile". *Lélia* parle de "cette foule stupide et lâche, qui s'enivre devant

le crime et s'endort dans la fange" (*Ibidem*). Ils forment une race à part : chez les hommes insensibles et ivres de plaisir qui les entourent, ils ne trouvent pas de frères. Comme le laissent entendre les paroles de Lélia :

C'est toi, ô douleur sublime, qui nous rappelles au sentiment de notre dignité, en nous faisant pleurer sur l'égarément des hommes! C'est toi qui nous mets à part... (*Ibidem*)

La douleur la sépare de la foule et la place à une distance propice à la libre contemplation des égarements des hommes. Baudelaire, en disant "Viens par ici, loin d'eux", reprend la même idée.

Lélia est un roman tout imprégné de tonalités baudelairiennes. La douleur, le spleen et l'aspiration vers l'idéal jalonnent la route de Sténio, jeune héros romantique, et de Lélia qui souffre de froideur et d'impuissance. Il serait difficile de dire que Baudelaire se soit inspiré directement de ce roman mais les fragments de *Lélia* que nous avons cités annoncent de façon frappante "Recueillement". Baudelaire, avec une merveilleuse économie de moyens, réussit mieux à établir la relation mystérieuse entre la poésie et la souffrance que Sand qui la ressentit mais qui ne l'exprima qu'à moitié. L'on peut se demander en constatant les rapprochements entre les deux œuvres étudiées si Baudelaire ne détestait pas en George Sand le reflet de ses propres tourments, leur parenté d'âme qui faisait d'eux des frères ennemis.

Mariel O'Neill
Collège Saint Michel
Université de Toronto

QUATRE TERCETS D'ERNEST PRAROND À BAUDELAIRE

Le recueil *Airs de flûte sur des motifs graves* par Ernest Prarond, imprimé en 1866 et tiré à 100 exemplaires, fut destiné aux “amis et à quelques honnêtes gens respectables et de caractère doux” (p. 3). On remarque dans le volume plusieurs poèmes de souvenirs adressés aux amis de jeunesse tels que Le Vavasseur, Buisson et Chennevières, camarades du temps de “L’Ecole normande”. Bien que Baudelaire ait fréquenté ce groupe, aucun des poèmes du volume ne lui fut dédié. Toutefois il y en avait un qui était destiné au recueil.¹

La Bibliothèque municipale d’Amiens conserve sous la cote “Manuscrit 1817” un dossier portant une étiquette écrite de la main de Prarond : “Une copie des *Airs de flûte sur des motifs graves*—tout n’a pas été imprimé . . .”. Ce manuscrit renferme beaucoup de pièces qui sont restées inédites, notamment le poème :

A CHARLES BAUDELAIRE

Baudelaire, à vos yeux la muse toute nue
Présente en souriante la mamelle charnue
Où votre bouche à sec suce un lait échauffant;
Charnue et libertine,—et votre vers sans gaze
Ne l’enveloppe en rien quand elle prend pour base
Votre pupitre triomphant.

Autre comparaison,—rechignez, c’est du Tasse,—
Vos vers sont de ce miel dont on frotte la tasse
Pour nous faire avaler quelque philtre caché,

Ou remède ou poison; or, un grain de la pomme
Est au fond de la coupe, et vos vers, diable d’homme,
Nous laissent le goût du péché.

13 Avril 1842

On connaît de plus, conservé par Monsieur Henri Prarond, petit-neveu du poète abbevillois, un autre manuscrit de ces tercets.² Il est au crayon, d’une écriture difficile à dater, qui est peut-être celle de la vieillesse d’Ernest Prarond. Outre quelques variantes de ponctuation et la disposition des vers de chaque tercet à la suite les uns des autres, comme en prose, il

présente du dernier tercet une double rédaction. Voici la seconde :

Mais au fond de la coupe est
un grain de la pomme
 philtre caché
Pour assurer la vie à vos vers, diable d'homme,
Vous leur laissez goût du péché.

Il y a plus de quarante ans, Jules Mouquet signala l'existence de deux sonnets de Prarond dédiés à Baudelaire (voir les *Vers retrouvés*, Paris, 1929, p. 19-20), sonnets qui datent de l'année 1842. Nous n'avons donc aucune raison de mettre en doute la date donnée au poème ci-dessus, même si les manuscrits des tercets sont nettement postérieurs par leur support et leur graphie.

Le poème en soi ne manque pas d'intérêt. On y voit le jeune Prarond, poète parisien pour un temps et fort impressionné par son camarade Baudelaire. On remarquera qu'ils ont ensemble parlé du Tasse que, si richement, Prarond place à la rime,—que ce soit à l'occasion du tableau de Delacroix ou après une lecture de la *Jérusalem délivrée*.³ Et ne songera-t-on pas, en lisant les vers 2-3, à "La Beauté"? Baudelaire. ce "diable d'homme", décidément, inquiète Prarond, mais de la manière la plus heureuse.

James K. Wallace

NOTES

¹ Nous l'avons présenté pour la première fois dans une conférence faite à Abbeville devant la *Société d'Emulation historique et littéraire*. Nous sommes heureux de remercier Mme M. Agache de l'aide qu'elle nous a apportée dans nos recherches.

² Nous tenons à remercier M. Claude Pichois qui a bien voulu nous communiquer le contenu de ce document.

³ Nous nous proposons de revenir sur ce point.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM: LETTRE INÉDITE À ASSELINEAU

Lorsque *la Revue des Lettres et des Arts* fut fondée, en septembre 1867, la tâche de trouver des collaborateurs incombait, naturellement, au rédacteur en chef, Villiers de l'Isle-Adam, et non au directeur, Armand Gouzien, dont les fonctions n'étaient pas bien définies, sauf qu'il était le fils de Théophile Gouzien, le bailleur de fonds qui avait rendu possible la création de ce nouveau périodique hebdomadaire. Villiers se mit en quête immédiatement et, quelques semaines plus tard il avait formé une équipe assez impressionnante, qui comprenait Leconte de Lisle, Banville, Bouilhet, Flaubert, Mistral, Vacquerie, Heredia, et même Richard Wagner.

On trouve dans la *Correspondance* de Villiers, publiée par J. Bollery (*Mercur* de France, 1962, I, 104-110) le texte des lettres qui furent adressées à un destinataire non identifié (18 septembre), à Mallarmé (20 septembre) et aux Goncourt (25 septembre). Une quatrième lettre, à Asselineau, est représentée seulement par un extrait de quelques lignes, tiré d'un catalogue de la Librairie Matarasso (juillet 1937). Nous sommes heureux de pouvoir offrir aux lecteurs du *Bulletin Baudelairien* le texte intégral de cette lettre, suivi de quelques commentaires.

Paris, 17 7bre 67

Mon Cher Asselineau,

J'espère que vous n'avez pas encore traité relativement aux œuvres inédites de Charles Baudelaire.

Nous fondons, c'est à dire je fonde comme rédacteur en chef *la Revue des Lettres et des Arts*, comme les journaux ont dû vous l'apprendre. Les bureaux sont rue de Choiseul, 5.

Cela paraît le 1^{er} octobre, et ensuite par huit jours. J'ai compté sur votre copie et sur celle de Charles Baudelaire;— ayez donc la bonté de m'écrire et de me donner un rendez-vous à ce sujet.

Dans tous les cas, je pense que nous nous entendrons.

Je suis allé l'autre jour chez vous, mais vous étiez à la campagne.

Réponse donc le plus tôt possible : *quand puis-je vous trouver chez vous ?* C'est capital.

Je vous serre les mains cordialement,

Auguste Villiers de l'Isle-Adam

5, rue de Choiseul.

Comme on voit, cette lettre est postérieure d'une quinzaine de jours à l'enterrement de Baudelaire, auquel Villiers a sans doute assisté, où il a entendu l'émouvant adieu prononcé par Asselineau. Celui-ci, chargé par Madame Aupick de chercher un éditeur pour les œuvres collectives de son fils, était en pourparlers avec Michel Lévy, qui, ayant offert la somme dérisoire de deux mille francs, devint finalement acquéreur des droits exclusifs à bien meilleur marché.

Lorsque Villiers est allé le voir, Asselineau était probablement en visite chez Mme Dosœur, sa sœur, qui habitait Grigny, Seine-et-Oise. Nous n'avons pas sa réponse à l'invitation de Villiers, mais elle a dû être favorable, en ce qui concernait sa propre collaboration, car la *Revue des Lettres et des Arts* donna de lui, dans son deuxième numéro (20 octobre 1867) un article intitulé "Consultations littéraires", sur le sort des revues en France.

Quant aux *inédits* de Baudelaire que réclamait Villiers, il semble qu'Asselineau n'ait pas pu lui en fournir, peut-être en vue des négociations courantes avec Lévy ou bien parce qu'il n'avait pas trouvé parmi les papiers de son ami des inédits publiables. Le seul inédit de Baudelaire que l'on trouve dans la collection de la *Revue des Lettres et des Arts* est la "pensée" inscrite sur l'album de Philoxène Boyer, qui fut présentée dans un article de Catulle Mendès (1^{er} décembre 1867). Quinze jours plus tard, Judith Gautier donna un article enthousiaste sur *Eureka* au cours duquel elle disait : "Nous devons beaucoup de cette pureté de langage à la traduction de Charles Baudelaire [...] l'unique traducteur d'Edgar Poe." Avec le vingt-quatrième fascicule, paru le 29 mars 1868, la revue de Villiers cessa d'exister.

Albert Kies et W. T. Bandy

ENCORE UN MOT SUR BAUDELAIRE ET BABOU

Dans un article qui se voulait une mise au point des rapports entre le poète et le “parrain” des *Fleurs du mal*,¹ j’en étais réduit, quand il s’agissait de raconter la naissance de leur amitié, à dire qu’ils “auraient pu se rencontrer [...] dans quelque café ou dans les bureaux de rédaction de quelque petit journal” et que “les deux écrivains durent se connaître et se lier d’amitié vers 1851-1852”. Depuis lors, un texte que j’avais oublié m’est revenu à l’esprit, texte qui permet de proposer une solution—provisoire, naturellement—à ce petit problème, et qui, en même temps, paraît confirmer mes hypothèses. Il s’agit de la petite suite de “triolet rythmiques” que, sous le titre de “Le Divan Le Pelletier”, Banville a comprise parmi ses *Odes funambulesques* et qui est datée à la fin “Septembre 1852”.² Tous les baudelairiens se souviennent du troisième triolet, où, parmi les habitués du Divan, sont évoquées les figures du “doux Asselineau” et du “farouche Baudelaire”. Mais on n’a pas souvent cité le quatrième :

On y rencontre aussi Babou
Qui de ce lieu fait sa Capoue.
Avec sa plume pour bambou,
On y rencontre aussi Babou.
A sa gauche, un Topinambou
Trousse une ode topinamboue.
On y rencontre aussi Babou
Qui de ce lieu fait sa Capoue.

Voilà donc les trois amis qui, déjà, se voisinent dans ces vers de Banville. On peut penser qu’ils se coudoyaient de temps à autre au célèbre café. Rien ne prouve, évidemment, que c’est là que Baudelaire et Babou firent la connaissance l’un de l’autre, mais n’est-on pas autorisé à dire, en attendant des preuves contraires, que la chose est probable ?

James S. Patty

NOTES

¹“Baudelaire et Hippolyte Babou”, *RHL*, t. LXVII (1967), p. 260-272.

²Ces vers parurent pour la première fois dans *Paris* le 27 octobre, 1852, mais, n’ayant pu consulter ce périodique, je les cite d’après le texte des *Odes funambulesques* (Alençon, Poulet-Malassis et de Broise, 1857, p. 72).

IL Y A CENT ANS . . . (1870)

2 janvier: publication des premiers vers français qu'on connaît de Rimbaud: "Les étrennes des orphelins" (*La Revue pour tous*).

8 mai: mort d'Abel-François Villemain.

20 juin: mort de Jules de Goncourt.

19 juillet: déclaration de guerre contre la Prusse.

24 juillet: mort du chansonnier Pierre Dupont.

4 septembre: chute de l'Empire; proclamation de la République.

23 septembre: mort de Prosper Mérimée.

24 novembre: mort d'Isidore Ducasse.

3 décembre: *Le Journal de la librairie* annonce la publication de *La Bonne Chanson*, de Verlaine (le volume ne sera mis en vente qu'en 1872).

5 décembre: mort d'Alexandre Dumas père.

J. S. P.

INFORMATIONS

Etudes baudelairiennes.—Nous saluons d'une chaleureuse bienvenue cette nouvelle collection, dirigée par Marc Eigeldinger, Robert Kopp et Claude Pichois. Elle est éditée à Neuchâtel, à la Baconnière, et, sans prétendre à une périodicité fixe, nous donnera, en principe, un volume par année. Le premier, dû à la collaboration de Robert Kopp et Claude Pichois, a paru il y a quelques mois sous le titre, *Les Années Baudelaire*. Dans la première partie, les auteurs passent en revue les diverses manifestations "provoquées par le centenaire de 1967, lequel s'est prolongé tout au long de l'année 1968, d'où [le titre du volume]." Pour donner le ton des appréciations, voici ce qu'on lit au sujet d'un des *numéros spéciaux* sur Baudelaire: "Ce n'est pas *La Table ronde*; c'est *La Table aux crevés*, et l'on comprend que la revue en soit morte." Etienne n'aurait pas mieux dit. La seconde partie, plus sobre peut-être mais non moins fructueuse, contient une analyse objective des principales publications baudelairiennes des années 1967-68: instruments de travail, textes et documents; exégèses; travaux sur la fortune de Baudelaire.

Ce volume initial promet bien pour l'avenir des *Etudes baudelairiennes*. Le second est sous presse actuellement et paraîtra sans doute dans quelques mois : Diffusion Payot, 106 bd Saint-Germain, Paris 6^e, et 10, Rue Centrale, Lausanne.

W. T. B.

ACTIVITES DU CENTRE D'ETUDES BAUDELAIRIENNES

Le Centre vient d'entreprendre deux projets de longue durée qui pourraient intéresser les lecteurs du *Bulletin*.

a) Une collection des lettres adressées à ou relatives à Baudelaire. Parmi les sources déjà exploitées, signalons : Le *Baudelaire* d'Eugène et Jacques Crépet, la suite de lettres publiées par Jacques Crépet dans le *Bulletin du Bibliophile* (série de guerre), les lettres de Mme Aupick publiées par Auzas et Couturier (*Mercur de France*), la *Correspondance* de Sainte-Beuve, Hignard, Delacroix, Mérimée, Flaubert, G. Sand, Vigny, Wagner, etc., etc. Ce recueil, lorsqu'il sera terminé, formera un complément utile à l'édition Conard de la *Correspondance Générale* de Baudelaire.

b) Disposant de crédits fort limités, le Centre ne saurait se payer le luxe de collectionner les manuscrits et les lettres autographes de Baudelaire dont le moindre échantillon se vend actuellement au poids de l'or. Faute de mieux, nous tâchons de suppléer à cette pénurie d'originaux en réunissant le plus grand nombre possible de fac-similés et de photographies des documents qui ont été reproduits dans divers ouvrages (*le Manuscrit autographe*, par exemple) ou qui se trouvent dans les collections publiques. Nous osons même espérer qu'un bon nombre de collectionneurs particuliers répondront généreusement à notre appel et qu'ils nous communiqueront, ou des photographies ou des copies xérogaphiées, des autographes dont ils sont les heureux possesseurs. Plusieurs personnes, conscientes de l'utilité de notre entreprise au progrès des études baudelairiennes, ont démontré un altruisme digne d'éloge. Nous souhaitons vivement que d'autres suivent leur exemple. Naturellement, le Centre tiendra à payer tous les frais de reproduction et autres et se montrera d'une discrétion absolue en ce qui concerne la provenance des communications.

W. T. B.

CHRONIQUE

M. Claude Pichois, Professeur de Littérature française à Vanderbilt University, a bien voulu se joindre au comité de rédaction du *Bulletin Baudelairien*. On lira avec intérêt son article sur "Nerval, Veuillot et Baudelaire" au début du présent numéro.

M. Albert Kies, Professeur à la Faculté universitaire Saint-Louis et auteur d'un excellent recueil d'*Etudes Baudelairiennes* (Louvain: Ed. Nauwelaerts, 1967), a consenti à servir de Correspondant Belge du *Bulletin Baudelairien*.

M. James K. Wallace, qui remplit les fonctions de Gérant du *Bulletin* depuis plusieurs années, vient de recevoir son titre officiel, avec les excuses du comité de rédaction pour ne pas avoir reconnu plus tôt ses précieux services.

La grève des employés de la Poste britannique nous a empêché d'offrir à nos lecteurs le Supplément au Recensement Annuel, que M. Peter Hoy avait préparé mais qu'il n'a pas pu nous faire parvenir. Nous comptons réparer cette lacune en publiant ce Supplément dans notre prochain numéro, avec le Recensement pour 1970.

Travaux en cours:

—M. Melvin Zimmerman (York University, Toronto): *La quête de soi: Baudelaire, Rousseau et Pascal*.

—M. René Galand (Wellesley College): *Baudelaire et l'inconscient*.

—M. Douglas B. Cook (University of North Carolina): *The Influence of Baudelaire on the Scapigliatura milanese*. (Thèse de Ph.D.)

NECROLOGIE

Vladimir Streinu (1902-1970). La Roumanie vient de perdre un de ses plus illustres écrivains. Vladimir Streinu, professeur de poétique à l'Université de Bucharest et directeur de la grande maison d'édition, Univers, est mort le 26 novembre 1970. Auteur de nombreux ouvrages de critique littéraire, Streinu était connu également par ses traductions, notamment celle de *Hamlet*. Il a publié en 1968 une édition remarquable des *Fleurs du Mal*, avec le texte français accompagné de toutes les traductions en roumain de chaque poème. Son introduction, qui avait paru auparavant dans l'hedomadaire *Luceafarul* (novembre-décembre 1967) est une véritable histoire de Baudelaire en Roumanie. La disparition de Vladimir Streinu est une perte cruelle que les Baudelairistes du monde entier regrettent.

W. T. B.